

Ce que dit réellement *Mein Kampf*

**Texte établi et annoté par Thierry FERAL
à partir de la 17^e édition de 1943,
Zentralverlag der NSDAP,
Franz Eher Nachf., Munich, 784 pages**

© Association Amoureux d'Art en Auvergne
Clermont-Ferrand / mars 2018

Toute utilisation de cette traduction doit être dûment référencée

*Avant d'aborder la lecture de ce texte redoutable,
nous recommandons vivement celle de l'article
« Lire Mein Kampf d'Adolf Hitler »,
sur ce même site.*

Premier volume (1925)

Chap. 8 : Début de mon activité politique

Dès la fin¹ du mois de novembre 1918, j'étais de retour à Munich. Je ralliai le bataillon de réserve de mon régiment, lequel se trouvait entre les mains de « Conseils de soldats ». Toute ce cirque me répugna à tel point que je pris immédiatement la décision de déguerpir à la première occasion. Avec un fidèle camarade de campagne, Schmiedt Ernst², je partis pour Traunstein³ et y restai jusqu'à la dissolution du camp.

Nous rentrâmes à Munich en mars 1919⁴.

La situation était intenable et incitait par la force des choses à la poursuite de la révolution. La mort d'Eisner⁵ ne fit que précipiter le cours des événements pour en fin de compte aboutir à la dictature des Conseils, ou plus précisément à une domination

¹ « *Noch Ende November 1918* » ; la traduction française (cf. www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr, p. 107) dit : « *Au commencement de novembre 1918* » ?!?

² En réalité Schmidt (1889-1985) ; cette faute d'orthographe qui se répète dans toutes les éditions de *Mein Kampf* est d'autant plus étrange que les deux hommes resteront en contact bien au-delà de la guerre ; en 1926, Schmidt deviendra responsable de la NSDAP pour la commune de Garching an der Alz (arrondissement d'Altötting) dont il deviendra maire en 1941. Selon l'historien local Fritz Demmel, il aurait usé de sa relation privilégiée avec le *Führer* pour éviter le pire à certains de ses administrés juifs et antinazis.

³ Pour y assurer la garde d'un camp de prisonniers russes et français en attente de leur rapatriement.

⁴ En réalité fin janvier-début février ; à ce propos, voir sans faute le commentaire apporté par Lionel Richard, *D'où vient Adolf Hitler ?*, Paris, Autrement, 2000, pp. 128-134 ; on y verra notamment que tout ce que Hitler présente comme ayant relevé de sa propre décision n'est que mensonge ; il ne fit qu'obéir aux ordres de sa hiérarchie militaire.

temporaire des Juifs conformément au dessein que s'étaient initialement fixés les instigateurs de la révolution⁶ dans sa globalité⁷.

À cette époque, une flopée de projets se bousculaient dans ma tête. Je passais des journées entières à réfléchir à ce qu'il convenait de faire, mais toutes mes spéculations aboutissaient inéluctablement au constat prosaïque que, en tant qu'anonyme, je ne possédais pas le moindre prérequis pour agir personnellement d'une manière un tant soit peu efficace.

Je reviendrai ultérieurement sur les motifs qui par ailleurs m'empêchaient alors de me décider à rejoindre un des partis existants.

Au cours de la nouvelle révolution des Conseils⁸, je me manifestai pour la première fois de telle façon que je m'attirai la réprobation du Conseil central révolutionnaire. Il était prévu que je sois arrêté le 27 avril 1919 au petit matin — cependant, à la vue du mousqueton braqué sur eux, les trois lascars se dégonflèrent et repartirent comme ils étaient venus⁹.

Quelques jours après la délivrance de Munich¹⁰, je fus affecté à la commission d'enquête sur les événements révolutionnaires au 2^e régiment d'infanterie.

Ce fut là ma première activité plus ou moins purement politique.

Au bout de quelques semaines, je reçus l'ordre de prendre part à un « cours » organisé à l'intention des membres des forces armées. Le soldat était censé y acquérir certains fondements en matière de pensée citoyenne. Pour moi, l'unique intérêt de ce cycle de formation résida dans le fait qu'il m'offrit l'opportunité d'y faire la connaissance de quelques camarades animés du même sentiment que moi et avec lesquels je pus discuter en profondeur de la situation présente. Nous étions tous plus ou moins fermement convaincus que l'Allemagne ne serait pas sauvée de l'effondrement qui se profilait par les partis du crime de novembre¹¹, Centre catholique et Social-démocratie, et que d'autre part les soi-disant formations « nationalistes bourgeoises »¹², même avec la meilleure volonté, ne réussiraient plus jamais à réparer le mal commis. Il manquait pour cela toute une série d'éléments préalables sans lesquels une telle tâche était vouée à l'échec. L'avenir a donné raison à notre point de vue de l'époque.

C'est ainsi que fut envisagée dans notre petit cercle la formation d'un nouveau parti. Les principes de base que nous avions à ce moment-là en tête étaient les mêmes

⁵ Kurt Eisner, journaliste et écrivain d'origine juive né à Berlin en 1867 ; chef du gouvernement révolutionnaire bavarois instauré le 8 novembre 1918 ; assassiné le 21 février 1919 par le jeune colonel-comte Anton von Arco auf Valley (1897-1945).

⁶ Nombreux étaient effectivement les leaders révolutionnaires munichoïses d'origine juive : Tobias Axelrod, Karl Landauer, Karl Levien, Eugen Leviné, Erich Mühsam, Ernst Toller...

⁷ À Berlin, Leo Jogisches, Rosa Luxemburg, Karl Sobelsohn-Radek (représentant des bolcheviks russes dans la capitale) ; en Russie, Lev Bronstein-Trotsky, Grigori Apfelbaum-Zinoviev, Lev Rosenfeld-Kamenev...

⁸ C'est-à-dire celle déclenchée le 7 avril 1919 contre le gouvernement bavarois social-démocrate de Johannes Hoffmann (1867-1930) qui avait succédé à Eisner ; réfugié à Bamberg, le cabinet Hoffmann fera appel à l'armée et aux corps francs pour nettoyer Munich ; voir Gilbert Badia *et al.*, *Histoire de l'Allemagne contemporaine*, Paris, Messidor/Éditions Sociales, 1987, vol. 1, pp. 64-68.

⁹ Sur la vérité concernant cet épisode, voir Lionel Richard, *D'où vient Adolf Hitler ?*, *op. cit.*, pp. 131-132.

¹⁰ Le 3 mai 1919 par le général Burghardt von Oven (1861-1935) en liaison avec les corps francs du colonel Franz Ritter von Epp (1866-1946) ; la répression fut terrible. La reprise en main de Munich et de la Bavière sera assurée par le général Arnold von Moehl (1867-1944).

¹¹ C'est-à-dire la proclamation de la République (9 novembre 1918) et la signature de l'Armistice (11 novembre 1918).

¹² Parti populiste national allemand (DNVP), Parti populaire bavarois (BVP), Parti populaire allemand (DVP) ; Voir Joseph Rovin, *Histoire de l'Allemagne*, Paris, Seuil, 199, pp. 607-614.

que ceux qui plus tard furent mis en œuvre dans le «Parti allemand des travail-leurs»¹³. Il était impératif que le nom du mouvement qui devait être fondé offre d'emblée la possibilité d'établir le contact avec la grande masse ; en effet, il apparaissait que, sans cette propriété, tout notre travail serait inutile et superflu. C'est ainsi que nous finîmes par nous décider pour le nom de « Parti social-révolutionnaire » ; et ce en raison du fait que les conceptions sociales de la nouvelle organisation représentaient véritablement une révolution.

Il y avait toutefois une raison plus profonde qui résidait dans ce qui va suivre : Pour autant que je me sois déjà auparavant préoccupé des problèmes économiques, je m'étais cependant toujours plus ou moins cantonné à ce qui résultait de mon observation des problèmes sociaux. Ce n'est que plus tard que ce cadre s'élargit du fait de mon analyse de la politique allemande des alliances¹⁴. Celle-ci était en majeure partie le résultat d'une fausse appréciation des questions économiques ainsi que d'une totale indétermination quant aux principes élémentaires à envisager pour nourrir la communauté raciale populaire allemande dans l'avenir. Mais toutes ces idées reposaient encore sur l'opinion que dans tous les cas le Capital était uniquement le produit du travail et conséquemment tout comme lui soumis aux fluctuations de tous les facteurs qui sont à même de favoriser ou d'entraver l'activité humaine. Dès lors, l'importance nationale du Capital résidait de mon point de vue dans la complète dépendance de celui-ci de la grandeur, de la liberté et de la puissance de l'État, c'est-à-dire de la nation, cette sujétion ne pouvant par essence qu'amener ce Capital à soutenir l'État et la nation par simple instinct d'autoconservation ou si l'on préfère propension à accroître ses profits. Le fait que le Capital soit tributaire de l'État libre et indépendant lui imposait en retour de se mobiliser pour la liberté, la puissance, la force, etc., de la nation.

Par là même, le rôle de l'État vis-à-vis du Capital était relativement simple et clair : il lui appartenait tout bonnement de veiller à ce que ce dernier reste le serviteur de l'État et ne se figure pas être le maître de la nation. Cette façon d'envisager les choses pouvait être circonscrite entre deux lignes frontalières : d'un côté préservation d'une économie nationale indépendante et viable, de l'autre garantie des droits sociaux pour les travailleurs.

Je n'avais auparavant pas été capable de discerner avec la lucidité souhaitable ce qui faisait la différence entre ce Capital vertueux qui est l'aboutissement du travail créateur et un Capital dont l'existence et l'essence reposent exclusivement sur la spéculation¹⁵. Ce qui m'avait manqué pour cela, c'était l'impulsion initiale dont je n'avais pas eu l'heur d'être gratifié.

Il y fut désormais pourvu dans les grandes largeurs par un des nombreux messieurs chargés de conférence durant le cycle de formation précédemment mentionné : Gottfried Feder¹⁶.

¹³ *Deutsche Arbeiterpartei* (DAP) : la traduction « Parti ouvrier allemand » est trop restrictive ; la démagogie hitlérienne souhaite s'adresser à toutes les catégories laborieuses et pas uniquement aux « ouvriers ».

¹⁴ Voir *Ce que dit réellement Mein Kampf*, chap. 4, p. 2 sq. et chap. 5, pp. 5-6.

¹⁵ Les nazis opposeront le « Capital créateur » (*schaffendes Kapital*) de nature aryenne et à promouvoir au « Capital profiteur » (*raffendes Kapital*) de nature juive et à démanteler ; cf. T. Feral, *Le National-socialisme : vocabulaire et chronologie*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 67.

¹⁶ 1883-1941, ingénieur en génie civil, économiste autodidacte ; auteur du *Manifeste en vue de briser l'esclavage de l'intérêt* (*Manifest zur Brechung der Zinsknechtschaft*, Dießen/Ammersee, Huber, 1919) dans lequel il s'attaque au « capitalisme juif » qu'il ne cessera de dénoncer dans ses conférences, articles et livres ; corédacteur du « Programme en 25 points de la NSDAP » (février 1920), il participe au putsch de Munich (novembre 1923) ; progressivement marginalisé à partir de 1933, il se bornera à partir de décembre 1936 à s'occuper d'urbanisme.

C'était la première fois de ma vie qu'il m'était donné d'entendre un exposé magistral sur le Capital international boursier et celui de prêt.

À l'issue de la première conférence de Feder, l'idée me traversa l'esprit que je venais de trouver là un sésame des plus essentiels pour la fondation d'un nouveau parti.



À mes yeux, le mérite de Feder reposait sur le fait qu'il avait établi avec une férocité impitoyable le caractère tant spéculatif que nocif pour l'économie nationale¹⁷ du Capital boursier et de prêt, ainsi que dévoilé son immuable principe de base, l'intérêt. Ses raisonnements à propos de toutes les questions fondamentales étaient d'une pertinence telle que ceux qui les critiquaient mettaient d'emblée bien moins en cause la justesse théorique du concept qu'en doute la possibilité pratique de sa mise en œuvre. Toutefois, ce qui aux yeux d'autres était un point faible des développements de Feder, représentait aux miens leur force.



La tâche du concepteur d'un programme n'est pas de déterminer les différents degrés de la réalisabilité d'une chose, mais de présenter clairement la chose comme étant réalisable ; entendons : il n'a pas tant à se préoccuper du chemin pour atteindre au but que du but lui-même. Et ce qui est décisif en la matière, c'est la justesse du concept dans son principe et nullement la difficulté de sa mise en œuvre. Dès que le concepteur du programme cherche, au lieu de la vérité absolue, à tenir compte de ce qu'on appelle « l'opportunité » et « la réalité », son action cessera d'être une étoile polaire pour l'humanité désorientée et se réduira à une recette des plus banales. Le rôle du concepteur du programme d'un mouvement est de définir les objectifs de celui-ci, le rôle de l'homme politique de viser à ce qu'ils soient mis à exécution. Le premier sera en conséquence déterminé dans sa pensée par la vérité éternelle, l'autre agira plutôt sur un mode pragmatique. La grandeur de l'un réside dans l'absolue pertinence abstraite de son idée, celle de l'autre dans la justesse de son appréciation des faits en présence et dans une exploitation efficace de ceux-ci, l'objectif défini par le concepteur du programme devant en l'occurrence lui servir d'étoile conductrice. Tandis qu'on est en droit de considérer comme pierre de touche de la valeur d'un homme politique la réussite de ses projets et de ses actes, c'est-à-dire l'effectivisation¹⁸ de ceux-ci, les intentions ultimes du concepteur de programme ne peuvent jamais prendre corps du fait que, bien que la pensée humaine soit capable de saisir des vérités et de définir des objectifs d'une clarté cristalline, leur totale concrétisation échouera en raison de l'incomplétude et de l'insuffisance de la condition humaine. Plus l'idée sera juste sur le plan abstrait et par là même puissante, plus sa totale concrétisation sera impossible dès l'instant qu'elle relève d'être humains. C'est la raison pour laquelle on ne doit pas mesurer la valeur d'un concepteur de programme à la concrétisation de ses objectifs mais à la pertinence de ceux-ci et à l'influence qu'ils exercent sur l'évolution de l'humanité. S'il en allait autrement, les fondateurs de religions ne pourraient pas être rangés parmi les hommes supérieurs de cette terre du fait que la concrétisation de leurs intentions éthiques ne parviendra jamais à ne serait-ce que frôler la complétude. Même la

¹⁷ « *den ebenso spekulativen wie volkswirtschaftsschädlichen Charakter* ».

¹⁸ « *das Zur-Wirklichkeit-Werden* » ; pratiquement du Heidegger... Cf. à ce propos, Georges-Arthur Goldschmidt, *Heidegger et la langue allemande*, Paris, CNRS, 2016.

religion de l'amour¹⁹ n'est dans ses actes qu'un pâle reflet de la volonté de son sublime fondateur ; mais son importance réside dans les orientations qu'elle s'est attachée à donner au développement universel de la culture, de l'éthicité et de la moralité²⁰ de l'espèce humaine.

L'extrême disparité des tâches incombant au concepteur de programme et à l'homme politique est aussi le motif pour lequel on ne trouve que très rarement une combinaison des deux en une même personne. Ceci vaut particulièrement pour le prétendu politicien « à succès » de petit gabarit dont la majeure partie de l'activité n'est en réalité qu'un « art du possible », ainsi que Bismarck caractérisait quelque peu modestement la politique en général. Plus un tel « politicien » se tient à l'écart des grandes idées, plus ses succès seront faciles et souvent patents, et en tout cas toujours rapides. Évidemment, ils sont de ce fait voués à la fugacité terrestre et maintes fois ne survivent pas à la mort de ceux qui en ont eu la paternité. Globalement, l'œuvre de tels politiciens est dénuée d'intérêt pour la postérité du fait que leurs succès dans le présent reposent uniquement sur l'évitement de toutes les problématiques et idées véritablement grandes et profondes qui auraient eu de la valeur pour les générations futures.

La poursuite de tels objectifs, qui ont de la valeur et de l'importance pour les temps les plus lointains, s'avère la plupart du temps peu payante pour celui qui s'en fait le champion et se heurte fréquemment à l'incompréhension de la grande masse, de prime abord beaucoup plus sensible aux décrets concernant la bière et le lait qu'à des projets d'avenir visionnaires dont la réalisation ne pourra intervenir que plus tard et dont seules les générations de demain pourront pleinement bénéficier.

C'est ainsi que, poussés par une certaine vanité — laquelle s'apparente toujours à la bêtise — les politiciens dans leur grande majorité se tiennent à distance de tous les projets d'avenir de grande envergure, et ce afin de ne pas s'aliéner la sympathie momentanée des foules. Le succès et l'impact d'un politicien de ce type sont dès lors ancrés exclusivement dans le présent et n'existent pas pour la postérité. Pour autant, cela ne gêne guère les petits esprits ; ils sont satisfaits.

Il en va tout autrement pour le concepteur de programme. C'est presque toujours uniquement dans l'avenir que se situe son importance car il n'est pas rare qu'il soit ce qu'il est convenu d'appeler un « utopiste ». En effet, si l'art du politicien est effectivement considéré comme un art du possible, le concepteur de programme quant à lui appartient à ceux dont on dit qu'ils ne plaisent aux dieux que lors qu'ils revendiquent et exigent l'impossible. Il lui faudra quasiment toujours faire une croix sur la reconnaissance de ses contemporains, mais en revanche, et pour peu que ses idées soient immortelles, il sera porté au pinacle par les générations futures.

Au cours des longues périodes de l'histoire humaine, il peut une fois se produire que le politicien ne fasse qu'un avec le concepteur de programme. Mais plus cette union est intime, plus sont fortes les résistances qui s'opposent alors à l'action du politicien. Il n'œuvre plus pour des nécessités qui sont évidentes pour le premier petit bourgeois venu, mais pour des objectifs que seule une infime minorité comprend. C'est pourquoi son existence est constamment en bascule entre amour et haine. La contestation de ses contemporains, qui ne comprennent pas où ce bonhomme veut en venir, s'oppose à la reconnaissance des générations futures, dans l'intérêt desquelles il s'attache à œuvrer.

¹⁹ Le christianisme.

²⁰ Voir les *Principes de la philosophie du droit* de Hegel (*Grundlinien der Philosophie des Rechts*, 1820).

De fait, plus un individu œuvre de façon grandiose pour l'avenir, plus ses contemporains ont du mal à appréhender son action ; son combat en est d'autant plus rude et il est d'autant plus rare qu'il connaisse la réussite. S'il s'en trouve toutefois un au fil des siècles auquel celle-ci vient à sourire, il n'est alors pas impossible qu'il soit sur ses vieux jours nimbé d'une pâle lueur de sa célébrité future. Il va sans dire que ces grands hommes ne sont que les coureurs de Marathon de l'histoire : la couronne de laurier de leurs contemporains n'effleure plus que les tempes du héros mourant. Parmi eux figurent les grands lutteurs de ce monde qui, incompris de leurs contemporains, sont néanmoins prêts à mener jusqu'au bout le combat pour leurs idées et leurs idéaux. Ils sont ceux qui un jour se trouveront au plus près du cœur de leur communauté raciale populaire ; il semble presque que chaque individualité ressentira alors le devoir de racheter par l'étude du passé les péchés jadis commis à l'égard de ces grands hommes par leurs contemporains. Leur vie et leurs actes seront décortiqués avec une admiration émouvante de gratitude et auront le pouvoir de galvaniser, — en particulier en temps de tourmente — les cœurs brisés et les âmes désespérées²¹.

Font partie du lot non seulement les hommes d'État incontestablement d'envergure mais également tous les autres grands réformateurs. Aux côtés de Frédéric le Grand²² se trouvent Martin Luther²³ ainsi que Richard Wagner²⁴.

En écoutant la première conférence de Gottfried Feder sur la nécessité de « briser l'esclavage de l'intérêt », je sus tout de suite qu'il s'agissait là d'une vérité théorique qui aurait inévitablement une importance immense pour l'avenir de la communauté raciale populaire allemande. La stricte démarcation du Capital boursier de l'économie nationale offrait la possibilité de s'opposer à l'internationalisation de l'économie allemande sans pour autant que le combat contre le Capital constitue une menace pour les fondements d'une autosubsistance en toute indépendance de notre communauté raciale populaire. J'avais une vision bien trop lucide de l'évolution de l'Allemagne pour ignorer que le combat le plus féroce devait désormais être livré non plus contre les nations ennemies mais contre le Capital international. Je sentis que la conférence de Feder proposait un puissant mot d'ordre pour cette lutte à venir²⁵.

Et là encore, l'évolution ultérieure démontra à quel point avait été pertinent notre sentiment d'alors. Aujourd'hui, les petits futés que sont nos politiciens bourgeois ne se gaussent plus de nous ; ils en sont même à présent venus à concevoir — pour peu qu'ils ne mentent pas délibérément — que le Capital boursier international, non content d'avoir été l'instigateur majeur de la guerre, n'a de cesse, précisément maintenant que le combat a pris fin, de transformer la paix en un enfer.

²¹ Il y aura sous le troisième Reich une profusion de livres, brochures et films dans cette optique.

²² Voir Jean-Paul Bled, *Frédéric le Grand*, Paris, Fayard, 2004 ; roi de Prusse de 1740 à 1786, il sera l'objet de plusieurs fresques historiques à l'époque nazie : *Der Choral von Leuthen (La chorale de Leuthen)*, Carl Froelich, 1933 ; *Der alte und der junge König (Les deux rois)*, Hans Steinhoff, 1935 ; *Fridericus*, Johannes Meyer, 1936 ; *Der Große König (Le grand roi)*, Veit Harlan, 1942.

²³ Cf. Mathieu Arnold, *Martin Luther*, Paris, Fayard, 2017 ; concernant spécifiquement l'exploitation de l'initiateur de la Réforme (1517) par les nazis et notamment de sa judéophobie, on se reportera à „*Überall Luthers Worte...*” : *Martin Luther im Nationalsozialismus*, Berlin, Stiftung Topographie des Terrors, 2017.

²⁴ Sur la passion du *Führer* pour Richard Wagner (1813-1883) — tant du point de vue musical qu'en raison de son antisémitisme — ainsi que ses relations avec la famille du « maître de Bayreuth », voir Jean Matter, *Wagner et Hitler*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1977 ; Joachim Köhler, *Der letzte der Titanen. Richard Wagners Leben und Werk*, Munich, Claasen, 2001 ; Brigitte Hamann, *Winifred Wagner. Hitlers Bayreuth*, Munich, Piper, 2003.

²⁵ D'où son intégration au *Programme en 25 points de la NSDAP* promulgué le 24 février 1920 ; point 11 : « *Bannir tout revenu ne résultant pas du travail et de l'effort, briser l'esclavage de l'intérêt* » (*Abschaffung des arbeits- und mühelosen Einkommens, Brechung der Zinsknechtschaft*).

Le combat contre le Capital international financier et de prêt est devenu le point le plus important du programme de la lutte de la nation allemande pour son indépendance et sa liberté en matière économique.

Quant aux objections de ceux qu'il est convenu d'appeler les hommes l'art, on peut y répondre de la manière suivante : toute inquiétude afférente aux épouvantables conséquences économiques qui surviendraient si on se risquait à « briser l'esclavage de l'intérêt » est superflue ; car primo, les recettes économiques mises en œuvre jusqu'à maintenant ont été loin de réussir à la communauté raciale populaire allemande, les prises de position concernant les questions de l'auto-affirmation²⁶ de notre nation nous rappellent très fortement certains rapports d'experts du même acabit de par le passé, par exemple celui du collègue médical bavarois à l'occasion de la controverse autour du lancement de la première ligne de chemin de fer²⁷. Nul n'ignore que toutes les craintes alors émises par cette prestigieuse corporation ne se sont jamais vérifiées ; les voyageurs dans l'attelage du nouveau « cheval à vapeur » n'ont pas été frappés de vertiges, les spectateurs n'ont pas non plus été atteints de maladies, et on a renoncé aux clôtures en bois préconisées pour rendre invisible la nouvelle installation²⁸ — les seules palissades à avoir subsisté dans les générations ultérieures sont celles qui ceignent les cerveaux de tous les prétendus « experts ». Mais secundo, il importe qu'on ne perde pas de vue la chose suivante : toute idée, même la meilleure, devient un danger si elle s'imagine être une fin en soi alors qu'elle ne représente en réalité qu'un simple moyen pour atteindre la fin —, ceci dit il n'existe pour moi et pour tout national-socialiste authentique qu'une seule doctrine : la communauté ethnique et la patrie.

L'objectif du combat que nous avons à mener est de garantir l'existence et la perpétuation de notre race et de notre entité ethnique, de donner à manger à ses enfants et de veiller à la pureté de son sang, d'assurer la liberté et l'indépendance de la patrie, et ce afin que notre communauté raciale populaire accède à la maturité qui lui permettra d'accomplir la mission qui lui a été assignée par le créateur de l'univers.

Toute pensée et toute idée, tout enseignement et l'ensemble de notre savoir doivent être au service de ce but. Tout doit être examiné de ce point de vue puis, en fonction du degré d'adéquation avec le but, soit être utilisé, soit être rejeté. De la sorte, aucune théorie ne peut se figer en une doctrine mortifère vu que tout doit être exclusivement au service de la vie²⁹.

²⁶ « *Selbstbehauptung* » ; le terme se retrouve chez Martin Heidegger (voir son discours pour la prise en charge du rectorat de l'université de Fribourg, le 27 mai 1933).

²⁷ Ligne Nuremberg – Fürth en 1835 ; propagée par l'historien et théoricien politique ultranationaliste et antisémite Heinrich von Treitschke (1834-1896) dans son *Histoire de l'Allemagne au XIX^e siècle* (voir H. von Treitschke, *Deutsche Geschichte im neunzehnten Jahrhundert* [1879-1894], vol. 4, page 570 de l'édition de 1928 au Hendel Verlag / Leipzig), l'anecdote du rapport des médecins bavarois relève pour nombre d'historiens de la légende.

²⁸ Hitler reprend ici les points forts du soi-disant rapport : « *Les déplacements rapides ne peuvent pas manquer de produire chez les passagers le trouble mental appelé delirium furiosum. Même en admettant que des voyageurs consentent volontairement à courir ce risque, l'État doit tout au moins protéger les spectateurs car la vue d'une locomotive passant à pleine vitesse suffit pour provoquer cette terrible maladie. C'est pourquoi il est absolument indispensable que soit érigée des deux côtés de la voie une palissade d'une hauteur d'au moins 1,8 mètre* »

²⁹ Au rationalisme positiviste, source à ses yeux (comme à ceux de la mouvance « conservatrice-révolutionnaire », cf. Louis Dupeux *et al.*, *La « Révolution conservatrice » dans l'Allemagne de Weimar*, Paris, Kimé, 1992 ; Barbara Koehn *et al.* *La Révolution conservatrice et les élites intellectuelles*, Rennes, Presses Univ., 2003) de mortelle décadence politique et socioculturelle, Hitler opposera de tout temps l'infaillibilité du vitalisme pragmatique du « meneur » qui n'a nul besoin de

C'est donc le bagage délivré par Gottfried Feder qui m'incita à me consacrer de manière approfondie à cette discipline avec laquelle j'avais été somme toute jusqu'à peu familiarisé.

Je me remis à étudier et compris alors mieux que jamais le contenu et l'intention du travail auquel le Juif Karl Marx avait consacré sa vie. Son « Capital » m'apparut l'économie nationale, lequel n'a pour but que de préparer le terrain pour la domination du Capital financier et boursier indéniablement international³⁰.



Mais c'est encore d'un autre point de vue que ces cours eurent sur moi un retentissement considérable.

Un jour, je demandai à prendre la parole lors du débat. Un des participants, se croyant obligé de se faire l'avocat des Juifs, s'était mis à les défendre en de longues envolées. L'agacement que j'en ressentis me poussa à³¹ riposter. Les auditeurs présents au cours se rallièrent à mon point de vue à une écrasante majorité. Ceci me valut d'être désigné quelques jours plus tard pour rejoindre à titre d'officier instructeur un régiment alors en garnison à Munich.

À cette époque, la discipline des troupes était encore passablement relâchée. Elle subissait le contrecoup de la période des Conseils de soldats³². Ce n'est que très lentement et très prudemment qu'on pouvait se mettre à réinstaurer, au lieu de l'obéissance « librement consentie » — comme on avait coutume de si joliment désigner le futoir qui régnait du temps d'Eisner —, la discipline et la hiérarchie militaires. De même importait-il que nos soldats apprennent à ressentir et à penser spontanément en bons nationalistes et en bons patriotes. Tels étaient les deux domaines vers lesquels était orientée ma nouvelle activité³³.

Je me mis à l'ouvrage avec enthousiasme et zèle. Voilà que s'offrait tout d'un coup à moi l'occasion de parler devant un auditoire appréciable ; et ce que je n'avais auparavant toujours fait que supposer par pure intuition se vérifiait maintenant : je

principes réfléchis et objectifs pour agir. Tout le milieu « philosophique » nazi (Ernst Krieck /1882-1947, Alfred Baeumler /1887-1968, Alfred Rosenberg /1893-1946, Carl Schmitt /1888-1985) s'appliquera à légitimer ce dogme qui fera que jusqu'en mai 1945, comme l'écrira le général de Gaulle dans ses *Mémoires de guerre* (Vol. 3, *Le Salut*, Plon, 1959, p. 173), l'Allemagne servira son Führer « de plus d'efforts qu'aucun peuple, jamais, n'en offrit à aucun chef »

³⁰ La traduction française « classique » (cf. www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr) parle ici (p. 111) de « *capital véritablement international et juif* » ; or l'adjectif « juif » n'apparaît pas dans le texte original (p. 234, fin du § 6) ; il est toutefois évident que ce sont bien les juifs que cible Hitler ; cf. son discours du 13 août 1920 à Munich traduit par François Delpla, in *Hitler*, Paris, Grasset, 1999 ; pp. 88-89 : « [...] on doit en venir à détruire des États entiers, à anéantir des cultures entières, à éradiquer des industries nationales, non pour socialiser, mais tout jeter dans la gueule de ce capital international ; car ce capital est international, comme la seule chose qui sur cette terre est avant tout internationale, il est international du fait que ses porteurs, les Juifs, sont internationalement répandus sur toute la terre... [...] ce fut aussi l'idée géniale de Karl Marx de falsifier la pensée morale du travail, d'organiser la grande masse des hommes qui gémissait sous le capital pour la destruction de l'économie nationale et la protection du capital international de Bourse et d'usure... ».

³¹ Hitler écrit : « *Dies reizte mich zu...* » ; le verbe « *reizen zu* » contient à la fois l'idée d'être agacé et d'être incité à agir...

³² Cf. pp. 1-2 du présent chapitre.

³³ Au camp de transit pour les rapatriés de guerre allemands (*Durchgangslager für deutsche Kriegsheimkehrer = Dulag*) de Lechfeld près d'Augsbourg où il doit avec vingt-cinq autres propagandistes « rééduquer » des soldats qui viennent d'être libérés de captivité par les bolcheviques et susceptibles d'avoir été idéologiquement contaminés. Voir Lionel Richard, *D'où vient Adolf Hitler ?*, Paris, Autrement, 2000, pp. 136-137.

possédais le « don d'orateur ». Ma voix aussi s'était tant améliorée qu'elle me suffisait pour rester intelligible pour tous les occupants d'une petite chambre³⁴.

Aucune tâche ne pouvait me rendre plus heureux que celle-ci car elle me donnait à présent la possibilité de rendre encore avant ma démobilisation³⁵ d'utiles services dans l'institution qui m'avait infiniment tenu à cœur : l'armée.

J'oserai aussi parler de succès : au fil de mes conférences, j'ai ramené plusieurs centaines, disons même des milliers de mes frères d'armes à leur communauté raciale et à leur patrie. En « renationalisant » les troupes, j'ai pu contribuer au renforcement de la discipline générale³⁶.

C'est par ailleurs là que je fis connaissance avec un certain nombre de camarades partageant mes convictions, lesquels se trouvèrent plus tard à mes côtés pour constituer le noyau du nouveau mouvement.

— Fin du chapitre 8 —

© Association Amoureux d'Art en Auvergne
Clermont-Ferrand / mars 2018

**Tout emprunt à cette traduction et aux commentaires
qui l'accompagnent est autorisé sous réserve de la mention**

*T. Feral, Ce que dit réellement Mein Kampf,
www.quatre.com, mars 2018.*

³⁴ Soit une trentaine d'hommes.

³⁵ Effective le 31 mars 1920, sa démobilisation était inéluctable : en effet, rester dans l'armée aurait impliqué de sa part la signature d'une déclaration de fidélité à la République de Weimar ; en outre, il était toujours de nationalité autrichienne (il la perdra à sa demande fin avril 1925 et restera apatride jusqu'au 25 février 1932 où, nommé Conseiller du gouvernement du Brunswick — le 14 septembre 1930 les nazis ont pris le contrôle de l'administration du *Land* —, il obtiendra automatiquement la nationalité allemande).

³⁶ Typique de la mégalomanie du *Führer* ; Dans son étude consacrée à ce sujet (*Unter Soldaten und Agitatoren. Hitlers prägende Jahre im deutschen Militär 1918-1920*, Paderborn, Schöningh, 2013), l'historien Othmar Plöckinger se montre très réservé quant à l'impact qu'il a pu réellement avoir.